

OSCAR DU
MEILLEUR FILM ÉTRANGER 1968
VERSION RESTAURÉE



UN FILM DE
SERGUEÏ BONDARTCHOUK
D'APRÈS L'ŒUVRE DE **LÉON TOLSTOÏ**

GUERRE ET PAIX

UN FILM DE **SERGUEÏ BONDARTCHOUK** D'APRÈS L'ŒUVRE DE **LÉON TOLSTOÏ**
ADAPTATION **SERGUEÏ BONDARTCHOUK, VASSILI SOLOVIOV** IMAGE **ANATOLY PETRITSKI** MONTAGE **TATIANA LIKHACHEVA**
DÉCORS **GEORGY KOSHELYOV, V. UVAROV** MUSIQUE **VIATCHESLAV OVTCHINNIKOV**
AVEC **LUDMILA SAVELIEVA, SERGUEI BONDARTCHOUK, VIACHESLAV TIKHONOV**
ANASTASIA VERTINSKAIA, IRINA SKOBTSEVA, VASSILI LANOVOY, OLEG EFREMOV



SYNOPSIS

L'histoire se déroule entre 1805 et 1820. Alors que Napoléon 1^{er} mène sa Grande Armée toujours plus loin en Russie, la vie continue pour l'aristocratie à Moscou avec ses mondanités et ses petits scandales. À travers une épopée lyrique et étourdissante, Guerre et Paix retrace en quatre épisodes l'histoire de deux familles de l'aristocratie russe bouleversée par la guerre.



SERGUEÏ BONDARTCHOUK

Né le 25 septembre 1920 à Bilozerka, dans l'actuelle Ukraine, Sergueï Bondartchouk poursuit d'abord une carrière d'acteur. Passé par l'École de théâtre de Rostov, il fait ses premiers pas au cinéma en 1948, dans le film de guerre *La Jeune garde*, réalisé par Sergueï Guerassimov. Il se fait connaître par le public russe trois ans plus tard, alors qu'il incarne Tarass Chevtchenko dans le film éponyme d'Igor Savtchenko. L'année 1955 est très prolifique pour l'acteur, qui se démarque dans *Histoire inachevée* de Fridrikh Ermler, *La Cigale* de Samson Samsonov et dans *Othello* de Sergueï Ioutkevitch, dans lequel il joue le premier rôle aux côtés de sa future épouse, Irana Skobtseva. Il passe derrière la caméra et tient le rôle principal de son premier film *Le Destin d'un homme* en 1959 pour lequel il remporte le Grand Prix au Festival international du film de Moscou. C'est avec son magnum opus, *Guerre et Paix*, qu'il se fera connaître à l'échelle internationale, alors qu'il est âgé de seulement 40 ans. Après avoir exploré le personnage de Napoléon dans *Guerre et Paix*, Bondartchouk lui dédie un film entier à travers *Waterloo*, son premier titre en langue anglaise. Échec au box-office, le film est cependant loué pour ses scènes de bataille remarquables.

Son dernier film, *Le Don paisible* a été finalisé en 2006 par son fils et diffusé à la télévision russe sous la forme d'une mini-série.

À PROPOS DU FILM

« [...] Afin d'exprimer par les moyens du cinéma tous les trésors infinis du roman de *Guerre et Paix*, il nous faudra déployer toute la richesse et la diversité des moyens cinématographiques élaborés au cours de l'histoire du cinéma. [...] Nous aurons besoin de tout l'arsenal. »

Extrait de la lettre de Sergueï Bondartchouk et Vassili Soloviov à leur équipe de tournage.

De *Guerre et Paix*, version soviétique, on aura tout dit : que c'était le film le plus cher de tous les temps (réalisé pour ce qui aujourd'hui équivaldrait à 700 millions de dollars), que 120 000 figurants furent employés pour reconstituer les scènes de bataille, que le tournage manqua de coûter la vie, à plusieurs reprises, à son réalisateur... En même temps, c'était l'adaptation monumentale d'un livre monumental ; une telle production se prêtait à toutes ces légendes – dont certaines étaient finalement vraies.

Tout commence avec l'adaptation de *Guerre et Paix* par King Vidor en 1956, avec Audrey Hepburn, Henry Fonda et Mel Ferrer (alors mari d'Hepburn). Depuis plus d'une quinzaine d'années, Anglais et Américains louchent sur le classique de Tolstoï et les perspectives qu'il offre pour produire un film à la fois épique et romantique. Après diverses tentatives infructueuses, c'est le duo de producteurs italiens Carlo Ponti et Dino de Laurentiis qui mettent sur pied ce chantier, en coproduction avec les États-Unis – une époque où Cinecittà était la seconde maison d'Hollywood. Une production faste avec 8 000 figurants de l'armée italienne,



dirigée par un maître du vieil Hollywood, King Vidor, le réalisateur de *La Grande Parade* (1925) et *La Foule* (1928), avec un casting international (aux vedettes anglophones s'ajoutent notamment Vittorio Gassman et Anita Ekberg). Plus grand succès de tous les temps en Italie, ce *Guerre et Paix* sort exceptionnellement en Union soviétique suite à des accords d'échanges culturels avec les États-Unis. Plus de 30 millions de soviets le voient et plébiscitent Audrey Hepburn en Natasha Rostova. C'était, en pleine Guerre froide, un crime de lèse-majesté : une grande adaptation de ce roman-phare de la littérature russe quand les Russes, eux-mêmes, ne l'avaient pas adapté depuis l'époque tsariste et le temps du cinéma muet.

Nous sommes en 1959 et le cinéma soviétique, grâce à la politique culturelle forte menée par Khrouchtchev, sidère le monde entier – en 1958, *Quand passent les cigognes* de Mikhaïl Kalatozov a raflé la Palme d'Or au Festival de Cannes, la première de l'URSS. Aussi, plusieurs cinéastes et dignitaires culturels soviétiques montent au créneau pour faire entendre au pouvoir leur mécontentement devant ce *Guerre et Paix* américain qui n'entend rien au chef-d'œuvre de Tolstoï et à *l'âme russe* – critique qui, dans les faits et devant l'académisme du film de Vidor, paraît encore aujourd'hui relativement recevable. Assez rapidement, le Ministère de la culture soviétique se mobilise et tâche de mettre en chantier une adaptation le plus rapidement possible. Après une première tentative infructueuse, c'est un jeune cinéaste qui s'en empare : Sergueï Bondartchouk, dont le premier film, *Le Destin d'un homme*, est passé à Cannes en 1959.

D'abord, il faut composer avec le calendrier infernal décidé par le Ministère, souhaitant une première partie du film sortie pour le 150^e anniversaire de la bataille de Borodino (celle aux portes de Moscou, que Napoléon gagna mais qui permit aux russes d'évacuer la ville), en septembre 1962 – quand la production n'est officiellement lancée que quinze mois plus tôt. À Bondartchouk, on adjoint vite une première équipe créative pour accomplir cette mission impossible. Impossible, littéralement, car malgré les efforts de Sergueï Bondartchouk et de son co-scénariste Vassili Soloviov, délivrant « à temps » des premières versions de scénario, les inévitables problèmes politiques liés à l'adaptation se mêlent à des problèmes logistiques. Ce *Guerre et Paix* est aussi une arme politique, parce qu'il implique communément le Ministère de la culture et le Ministère des armées (pour la mobilisation de moyens militaires), Bondartchouk doit composer avec une ribambelle de consultants à chaque épreuve de la production. Car non seulement chaque Russe a sa vision de *Guerre et Paix*, mais chaque Soviet a aussi ses attentes politiques. Bondartchouk et Soloviov sont tous deux des vétérans de la Seconde Guerre mondiale (appelée « Grande Guerre patriotique » en Russie ; la Première Guerre mondiale étant considérée comme une guerre tsariste), ce dernier en était même ressorti estropié, et il n'est pas question pour eux de faire de leur film un hymne à la guerre, quand bien même il faut montrer la pugnace défense russe devant l'invasion de la Grande armée.

Le tournage commence symboliquement le 7 septembre 1962, sur lequel se chevauchent à la fois les réécritures du scénario, mais aussi le choix du casting, n'étant toujours pas achevé. Un tournage qui va s'étaler sur quatre ans, impliquant 14 000 figurants (dont une majorité de soldats de l'Armée rouge, pour les scènes de bataille), des milliers de mètres carrés de décors recréés, 20 tonnes d'explosifs et 40 000 litres de kérosène à faire



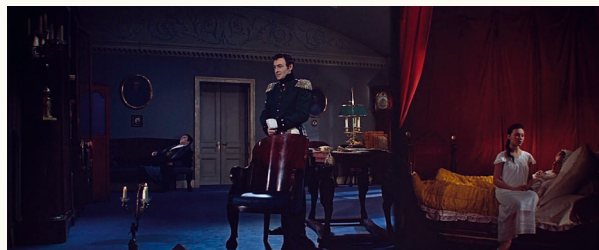
brûler, et le développement d'un format de pellicule inédit, le 70 mm « sovscope ». Aux inévitables querelles et tensions liées à une telle production (avec un changement de directeur de la photo en plein milieu du tournage, amplifié par la mauvaise qualité de la pellicule « sovscope »), s'ajoutent le poids ressenti sur les épaules de Bondartchouk, qui s'est, au passage, réservé le rôle principal, celui de Pierre Bezoukhov – il est alors trop vieux pour le rôle, ce que la critique russe d'époque relèvera, tout en délivrant une formidable interprétation. Mais tout ceci n'est pas sans conséquences et se paye pour le réalisateur par de divers problèmes de santé, avec deux infarctus à la clef – dont un en découvrant *Soy Cuba* de Mikhaïl Kalatozov, en 1964. Mais Sergueï Bondartchouk continue le travail, auquel va (en plus !) s'ajouter le montage : il faut que la première des quatre parties de *Guerre et Paix* soit prête pour le Festival de Moscou de 1965. Jusqu'au bout, jusqu'à l'achèvement de la postproduction de la dernière partie, en 1967, Bondartchouk tient bon, coûte que coûte.

Peut-être, ce dangereux jeu en vaut la chandelle. Car l'adaptation de Bondartchouk, et les images qu'il a tournées, personne n'en a vues d'aussi impressionnantes. La note d'intention originelle, qui était, en somme, de « faire mieux » que la version Vidor, est amplement dépassée ; que la version soviétique soit supérieure à la version italo-américaine n'est même plus une question (et le vieux maître, plus tard, le reconnaîtra lui-même). De Tolstoï, ce *Guerre et Paix* a su en garder le lyrisme, la fameuse âme russe, en même temps la démesure, sans jamais que ne pèse sur ces images le poids du classicisme qu'inspirent parfois de telles adaptations. Et le succès est au rendez-vous, au moins pour la première partie, attirant près de 60 millions de soviétiques (un chiffre déclinant par la suite, les sorties étant trop espacées), mais surtout à l'international, où le film a une impressionnante carrière. Le monde entier est sidéré, jusqu'à Hollywood, qui, en pleine Guerre froide, récompense *Guerre et Paix* de l'Oscar du Meilleur film étranger, remis en 1969 par l'actrice d'origine ukrainienne Natalie Wood à la révélation de *Guerre et Paix*, Lioudmila Savelieva, l'interprète de Natacha Rostova.

Guerre et Paix avait redéfini à la fois les notions d'épique et d'adaptation, respectant Tolstoï là où il le fallait, s'en éloignant là où c'était nécessaire, pour en faire un film proprement jamais vu, même à Hollywood, même au royaume des grandes fresques, alors passées de mode au moment où le Nouvel Hollywood pointait le bout de son nez. Politique, *Guerre et Paix* le demeurait toujours, et le demeure encore, et ce d'autant plus dans un souci pacifiste et humaniste qui en fait sa beauté, même dans les plus spectaculaires et terrifiantes scènes de guerre, à l'écho tristement trop contemporain.

« [...] Et moi aussi je dis : prenons-nous par la main, nous tous qui aimons le Bien. Rangeons-nous sous la même bannière, celle de la vertu agissante. Je veux dire seulement que toutes les pensées entraînant d'immenses conséquences sont toujours simples. Toute ma pensée pourrait se résumer ainsi : puisque les dépravés sont liés et constituent une force, il faut que les gens honnêtes fassent de même. Quoi de plus simple ? [...] »

Léon Tolstoï, *Guerre et Paix*



INFORMATIONS TECHNIQUES

ADAPTÉ DU ROMAN "LA GUERRE ET LA PAIX" DE LÉON TOLSTOÏ RÉALISÉ PAR SERGUEÏ BONDARTCHOUK SCÉNARIO VASSILI SOLOVIOV
IMAGE YU-LAN CHEN, ANATOLI PETRITSKI, ALEXANDRE CHELENKOV MONTAGE TATIANA LIKHATCHIOVA, ELENA SOURAJSKAÏA
AVEC LIoudMILA SAVALIEVA, VIATCHESLAV TIKHONOV, SERGUEÏ BONDARTCHOUK

PRODUIT PAR MOSFILM - VERSION RESTAURÉE DE 2017

URSS | 1966 | 7H03 | 2.35 | ÉPISODE 1 : *ANDREÏ BOLKONSKI (PARTIE 1 ET PARTIE 2)* - 146 MIN
ÉPISODE 2 : *NATACHA ROSTOVA* - 97 MIN | ÉPISODE 3 : *IBI2* - 81 MIN | ÉPISODE 4 : *PIERRE BEZOUKHOV* - 96 MIN